Le festin des trois dames de Paris

Danièle Alexandre Bidon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/111>
DOI : 10.4000/clio.111
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2001
ISBN : 2-85816-592-0
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Danièle Alexandre Bidon, « Le festin des trois dames de Paris », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 14 | 2001, mis en ligne le 17 juin 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.111>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Le festin des trois dames de Paris

Danièle Alexandre Bidon

- 1 Crânement coiffées de leur chaperon dressé comme une crête de coq, les trois dames de Paris, attablées dans une taverne, se livrent à une débauche alimentaire d'où tout homme est exclu – nul, pas même un serviteur, n'est convié à la salle de ce festin de femmes (ill. 3). Le manchon à la main, ou le pichet de vin, dressés en véritable manifeste de leur droit à festoyer sans être soumises au regard critique de l'assemblée masculine tout entière, les joyeuses Parisiennes ne se tiennent pas bien, loin s'en faut : la coupe de vin trivialement collée aux lèvres, elles rompent avec le stéréotype habituel du convive qui, quel que soit son sexe, ne se sert que d'une main à la fois, ne mange et ne boit pas d'un même mouvement, attend qu'un serviteur vienne lui verser le vin ou lui couper la viande.
- 2 Tout au contraire, les trois dames de Paris mangent à pleine bouche et cumulent sur la nappe du repas, blanche mais où s'égrènent malproprement os de poulet et croûtes de pain, la volaille, la viande et le poisson, au mépris des « assiettes » du service élégant. Pis, elles boivent à grandes goulées ce vin mal venu dans le verre féminin mais dont elles savent parler avec « un savoir œnologique qui ferait honneur à l'échanson d'une cour princière »¹ : l'une d'elle, Tiphaigne la Coiffière, fait l'éloge du vin d'Epernay, « ... clers, fremiant, fors, fin, frès, sur langue frians, douz et plaisant a l'avalier... », une seconde, Maroclippe, reproche à la dernière de boire trop goulûment, alors que mieux vaut déguster « à petit trait, pour plus sur la langue croupir ; entre deux boires un soupir, I doit on faire seulement... ».
- 3 Leur conversation de table est de celles-là mêmes que pourrait tenir une assemblée d'hommes, assortie de conseils de commensalité qui parodient à leur façon ceux des manuels de contenance. Ainsi, au modèle idéalisé de la convive anorexique, jeune épousée encore toute à la dévotion de l'aimé, soucieuse de le convaincre qu'il a fait le bon choix, s'oppose la volonté revancharde de l'épouse de longue date, qui sait à quoi s'en tenir, ne perd pas une miette des bonnes choses de la vie et ne manque pas une occasion de profiter de l'existence, quand le loup n'y est plus. Ce modèle-là n'est pas noble ; c'est celui des fabliaux et des « dits », ici l'un de ceux composés au début du XIV^e siècle par Watrquet de Couvin, ménestrel de Gui de Châtillon, comte de Blois. On hésite

à l'interpréter de manière univoque. S'agit-il seulement d'une critique des mœurs dévoyées des épouses boulimiques, exigeant de l'époux qui, le soir, lorsqu'il rentre épuisé d'un voyage d'affaires ou d'avoir fait la foire, ne peut plus assurer, stricto sensu, à la fois le service de la table et le déduit du lit ? Ou ne lit-on pas entre les lignes la revendication féminine à un peu plus de liberté dans leur comportement, le désir de voir se relâcher enfin le carcan des obligations imposées en public et en privé aux femmes, et enseignées à elles dès leur enfance, celui de toujours se contenir ?

- 4 Les dames de Paris ne se contiennent plus, pas plus qu'un autre modèle littéraire, issu des fabliaux, celui des trois chanoinesses de Cologne, qui festoient attablées dans un bain d'eau chaude, en présence d'un jongleur commis à leur chanter des chansons gaillardes. Pourtant, on a dû leur apprendre, à l'adolescence, comme aux deux filles du Chevalier de La Tour Landry, à pratiquer la continence (voire l'abstinence) alimentaire, qui va si bien avec celle de la chair ; il leur faut jeûner plusieurs fois par semaine, et au moins le vendredi en souvenir de Jésus-Christ, « pour mieux donter votre chair ». Pour les en convaincre, le Chevalier de leur narrer l'histoire de la jeune fille trop gourmande qui refusa de rester à jeun le matin le temps d'aller entendre la messe, et qui en fut punie par ce que toute femme redoute, la défiguration². Or, la femme de la noblesse, déjà au XIII^e siècle, n'est plus seule à se voir encadrée : à celle de la bourgeoisie aussi sont adressés des manuels de contenance – de table notamment – qui lui enseignent à bien se tenir, de même qu'il lui a été appris à ne pas se nourrir des mets réservés à l'époux en l'absence de ce dernier ce qui, si l'on en croyait les auteurs de fabliaux, ne cesserait jamais de se produire...
- 5 Les trois dames de Paris ne se plient pas à ce modèle normatif des traités d'éducation. Mais elles ne tireront pas grand profit de leur débauche de table : elles finiront, ivres mortes, au cimetière des Innocents, enterrées vives. Au Moyen Âge, il y a un Dieu pour les ivrognes et, mal inhumées, elles parviennent à s'extraire de la glèbe, une seule pensée en tête : boire encore. Les dames se seraient contentées de faire ripaille, elles n'auraient pas eu si mauvaise presse dans les fabliaux. Elles auraient dîné en compagnie d'hommes, leurs éternels chaperons, tout se serait bien déroulé ; on ne leur aurait pas autorisé un tel niveau de débauche de nourriture, et surtout de boisson : à table, le mets le plus redouté pour les femmes, c'est le vin qu'elles se versent à l'envi et que l'enlumineur met au centre de l'image, comme un avertissement donné à toutes les lectrices potentielles de son œuvre. Les femmes peuvent sans encombre s'assembler dans la « chambre des dames » ; mais les laisser s'attabler entre elles, à la taverne, ou seules à la maison, voilà qui présente un danger, aux yeux des hommes, pour l'ordre établi.

NOTES

1. Marie-Thérèse Lorcin, « Manger et boire dans les fabliaux : rites sociaux et hiérarchie des plaisirs », dans Id., *Pour l'aise du corps. Confort et plaisirs, médications et rites XIII^e-XIV^e siècles*, Orléans, Paradigme, 1998, pp. 13-23.

2. Aux chapitres 6 et 7 du Livre que fit le chevalier de la Tour Landry pour l'éducation de ses filles, A. Montaiglon (éd.), Paris, Jaunet, 1954.

RÉSUMÉS

Les Parisiennes du XIII^e siècle ont mauvaise réputation. Non contentes de mal se tenir à table, elles se gavent et s'enivrent, parlent des vins en professionnelles de l'œnologie, suggérant une longue expérience de beuveries, et, surtout, se passent des hommes pour festoyer. Exclues de la convivialité féminine, ceux-ci se vengent en vers : c'est l'objet d'un poème comique, un fabliau, qui leur promet un sort funeste : le coma éthylique des trois dames de Paris les fait enterrer vives au cimetière des Innocents ! Encore une leçon de morale, sous couvert d'en rire, aux femmes qui ne veulent pas se contenir...

A Ladies' Feast. Parisian Ladies of the 13th century have a bad reputation. Not only do they have poor table manners, cramming down their food and getting drunk; they also speak expertly about wine and oenology, suggesting long experience of drinking sessions, and – worst of all – they show themselves quite capable of making merry without the presence of men. Excluded from this feminine conviviality, the latter take their revenge in verse. This is the theme of a comic poem, in the form of a « Fabliau », in which the ladies are promised the most grievous fate: discovered in a state of alcoholic coma, the three ladies of Paris end up buried alive in the Cemetery of the Innocents. In comic guise, we have yet another lesson in morality dispensed to these women who know no self-restraint...

AUTEUR

DANIÈLE ALEXANDRE BIDON

Danièle ALEXANDRE BIDON, ingénieur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, travaille sur la vie domestique entre XIII^e et XVI^e siècle. Elle a notamment publié *Les enfants au Moyen Âge (V^e-XV^e siècle)*, avec Didier Lett, et *La mort au Moyen Âge (XIII^e-XVI^e siècle)* (Paris, Hachette, 1997 et 1998). Spécialiste des ustensiles domestiques archéologiques et s'intéressant à l'iconographie de la cuisine et du repas, elle a également participé à *l'Histoire de l'alimentation*, sous la direction de Jean-Louis Flandrin et Massimo Montanari, Paris, Fayard, 1996.